

Laval théologique et philosophique



LE BLANC, Charles, *Kierkegaard*

François Nault

Volume 56, numéro 2, juin 2000

Esthétique et théologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401310ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401310ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nault, F. (2000). Compte rendu de [LE BLANC, Charles, *Kierkegaard*]. *Laval théologique et philosophique*, 56(2), 390–391. <https://doi.org/10.7202/401310ar>

quel point la philosophie moderne du siècle de Descartes a eu du mal à assumer le double héritage de l'Antiquité et du christianisme.

Syliane CHARLES
Université d'Ottawa

Charles LE BLANC, **Kierkegaard**. Paris, Les Belles Lettres (coll. « Figures du savoir », 6), 1998, 144 p.

Il n'est pas facile d'introduire à l'œuvre de Kierkegaard sans procéder à certains coups de force, faisant nécessairement violence à la singularité d'une pensée complexe et profonde — en outre expressément hostile au « système ». Le petit ouvrage de Charles Le Blanc, sans méconnaître les difficultés de l'entreprise, vise à cerner les contours du geste kierkegaardien en soulignant sa profonde originalité et son pouvoir propre. Une entreprise totalement réussie, soulignons-le d'entrée de jeu.

En un premier temps, l'auteur s'efforce de situer « Kierkegaard en son temps », en dégagant le contexte historique, religieux et philosophique de sa pensée. Parce que « pensée et existence sont inextricablement unies » (p. 28), Le Blanc évoque également certains événements décisifs de la vie de Kierkegaard en montrant comment ils éclairent ses positionnements philosophiques et théologiques.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à une « lecture organique » de l'œuvre de Kierkegaard. La presque totalité de l'exposé concerne en fait la « philosophie des stades », introduite à l'aide d'une présentation de trois concepts spécialement importants de la pensée kierkegaardienne : l'existence, la possibilité et l'Individu.

En un troisième temps, l'auteur propose un « parcours » où sont abordées successivement les thématiques suivantes : l'angoisse, le désespoir (appréhendé à partir de la « théorie du moi »), la finitude, l'Histoire, le pathétique, la dialectique de l'existence, l'Individu et la communication indirecte. La *reprise* de certaines pistes de lecture, déjà ouvertes ou explorées dans la seconde partie de l'ouvrage, n'apparaît pas comme une répétition lassante mais permet au contraire de mesurer la richesse de la construction kierkegaardienne et d'apprécier la variété de ses modulations.

Charles Le Blanc conclut sa présentation de l'œuvre de Kierkegaard en évoquant sa postérité. La question du rapport à Hegel est brièvement revisitée : « Kierkegaard se comprend sans Hegel. Sa philosophie n'est pas une philosophie d'opposition, mais de *position* » (p. 123). Mais l'auteur s'attache surtout à situer Kierkegaard par rapport au mouvement existentialiste (duquel on lui attribue traditionnellement la paternité) et, plus largement, par rapport à une série de figures philosophiques, littéraires ou théologiques (notamment Heidegger, Sartre, Camus et Karl Barth) s'étant réclamées d'une façon ou d'une autre de sa pensée.

Il faut souligner la qualité de ce petit livre, aux prétentions modestes : les analyses sont fines et précises ; la présentation d'ensemble est claire et stimulante ; la question du rapport de Kierkegaard au christianisme — question incontournable s'il en est une — est également fort bien traitée. Au plan formel, il faut souligner l'élégance du style. L'utilisation des sous-titres et des caractères typographiques (italiques, gras, citations en retrait) favorise une étude et une consultation efficaces. L'appareil critique est réduit au strict nécessaire, ce qui convient à ce type d'ouvrage. La bibliographie proposée est assez limitée, mais on a eu la bonne idée d'y inclure une section consacrée à « Kierkegaard sur Internet ». Une critique : on peut sans doute reprocher à l'auteur de ne pas avoir suffisamment laissé la parole à Kierkegaard lui-même ; malgré tout, les citations sont bien choisies

et introduites de manière intelligente. Autre point de détail, l'auteur commet manifestement un contresens lorsqu'il affirme que « la vie esthétique, hétérogène à la vie éthique, se caractérise par le choix [...] » (p. 58).

Voilà en somme un ouvrage fort utile, bien fait, qui constitue une belle porte d'entrée pour celui ou celle qui voudrait explorer l'univers fascinant de Kierkegaard.

François NAULT
Université Laval, Québec

Georges MINOIS, **Le Diable**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », 3423), 1998, 128 p.

Création de la « littérature apocryphe apocalyptique » juive (p. 19), le diable se serait peu à peu imposé dans le christianisme et dans l'islam. Typique des religions monothéistes, il est omniprésent dans le Nouveau Testament. La théologie médiévale s'en est emparé pour échapper à l'embarras d'un Dieu bon et tout-puissant qui admettrait le mal. Personnage tour à tour gênant et séducteur, Satan a de nos jours tendance à se réfugier dans le cinéma, les rites populaires et dans le virtuel. Défiant tous ses avocats, il a tôt fait de devenir une structure mentale ou un mythe récurrent. « Le diable, conclut l'auteur, discrètement relégué par les théologiens contemporains au rang d'accessoire douteux, semble commencer une nouvelle et double carrière : dans les sciences humaines et dans le circuit commercial, prêt à recycler toutes les notions traditionnelles pour les revendre sous un nouvel habillage. Il semble bien que le diable, qui a su s'adapter à toutes les cultures et à tous les changements de mentalité, ait encore de beaux jours devant lui. Comme Dieu, s'il n'existait pas, sans doute faudrait-il l'inventer » (p. 120). Docteur en histoire et docteur ès lettres, Georges Minois paraît davantage compiler les nombreux travaux parus depuis un siècle sur le sujet (cf. la bibliographie) que faire œuvre originale. Même présenté à titre d'ébauches mythiques, l'arrière-plan babylonien et égyptien ne convainc guère (p. 3-10). Il s'agit d'une présentation trop linéaire d'une thématique autrement complexe. Notons en passant que les textes de Nag Hammadi datent, non pas du I^{er} siècle, mais plutôt des II^e-IV^e siècles de notre ère (p. 28).

André COUTURE
Université Laval, Québec

Denis MOREAU, **Deux cartésiens. La polémique entre Antoine Arnauld et Nicolas Malebranche**. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Histoire de la philosophie », *Nouvelle série*), 1999, 354 p.

La polémique dont traite cet ouvrage a pour origine la rédaction en 1679 du *Traité de la Nature et de la Grâce* par Nicolas Malebranche. On attribue habituellement à un élément psychologique ou caractériel la longueur et la véhémence de la dispute épistolaire et livresque qui a eu lieu de 1683 à 1694 entre les deux hommes : une déception théorique initiale se serait envenimée à cause de la déception affective de leur amitié ruinée, et une fois ce côté caractériel ôté, il ne resterait rien qui justifie une opposition si marquée. Le but de cet ouvrage en revanche est de « faire confiance » aux deux hommes pour ne pas croire qu'une telle dispute ait pu n'être que l'effet de leurs humeurs contrariées : « Postulant qu'ils avaient eu raison de s'affronter parce qu'ils avaient des raisons de le faire, on a fait l'hypothèse que cette polémique repose sur de réels et profonds désaccords, qu'il faut mettre au jour, ainsi que les oppositions qui les fondent. Un espoir accompagne cette volonté de *faire confiance* : une fois le travail accompli et les textes lus, on verra que cette polémique vaut